

KICK IT !  
COMBAT ORDINAIRE

Fanny Lalande

Éditions ThoT  
Roman



Fanny Lalande est documentaliste de formation, passionnée par le livre, son histoire et les histoires. Elle évolue dans un univers musical qui marque son écriture, et une *setlist* accompagne chaque roman, rythmant le texte. D'ailleurs, elle propose des lectures en musique live pour mettre en voix les mots, donner une sonorité à ce qu'elle écrit. *KICK IT ! combat ordinaire* est son troisième roman et le début de sa rencontre avec les Éditions ThoT. Également auteure d'essais, d'articles, de nouvelles, elle confirme son style dans une veine sombre, mais toujours rock'n'roll.

## Part I. Kick it !

*You Gotta Fight for Your Right (to Party)*, Beastie Boys

*Boys Don't Cry*, The Cure

*Blitzkrieg Bop*, The Ramones

## Part II. Choose Life

*Last Nite*, The Strokes

*Perfect Day*, Lou Reed

*Lust for Life*, Iggy Pop

*Cold Cold Heart*, Hank Williams

*Loser*, Beck

*Sing*, Blur

## Part III. Back in Black

*Tick Tick Boom*, The Hives

*Bonnie and Clyde*, Brigitte Bardot

*Atlantic City*, Bruce Springsteen

*Lightning Wars*, Low Parade



## Part I. Kick it !

*You Gotta Fight for Your Right (to Party)*, Beastie Boys  
*Boys Don't Cry*, The Cure  
*Blitzkrieg Bop*, The Ramones

\*\*\*

*Vanitas vanitatis et omnia vanitas.*

\*\*\*

« C'est un cancer. »

Un œuf dans le creux sus-claviculaire droit de l'homme que j'aime.

Comme caché dans le détail d'un tableau, en un *memento mori* pervers.

Fuck.

FUCK.

Le mot est dit.

Il arrache l'oreille par le combiné du téléphone.

Quelqu'un le prononce et il existe.

Il est lâché à l'air libre.

Il se déverse dans la réalité.

Le sang se glace, l'air manque, on suffoque, les poumons éclatent sous la violence du mot. Les veines se compriment, elles serrent la poitrine, les tempes. violemment. Pièce après pièce, le mot se déverse dans tout le corps. Les jambes, qui ont compris, veulent fuir. Elles partent dans tous les sens, incontrôlables, pour quitter cette tête sur le point d'implorer.

Mais leur fuite est vaine. Il n'y a pas d'échappatoire.

Le mot a été lâché, on ne le rattrapera pas.

Ce mot, ce crabe qui pue la marée, qui rampe et se cache au fond de l'océan de sang de l'homme que j'aime.

Le mot a été dit.

On remercie. On raccroche.

Oui, il faut dire merci. On reste humain.

L'air revient finalement.

On aurait cru, mais non, la tête n'a pas imploré. Elle est encore là.

Le voile a été déchiré, on distingue désormais nettement le crabe, tapi dans les profondeurs de l'infiniment petit.

Le pouls ralentit.

La tête répète alors le mot, comme ça, pour être sûre.

Un coup de pince violent déchire à nouveau l'estomac, un coup rapide et aiguisé, qui bloque l'air encore une fois.

On ne s'habitue pas au mot. Ça fait toujours mal.

Puis les poumons s'ouvrent, malgré la douleur fulgurante.

Il faut bien respirer.

Les jambes, meurtries, lourdes du manque d'oxygène, sont désormais immobiles.

Elles ont compris que le mot ne les quitterait pas.

La respiration reprend.

Avec elle, vient le cri. Un déchirement.

Tout sort avec ce cri. Les larmes, le vomi, la chiasse, le reste d'oxygène, les tripes. La peur.

Un cri violent, qui finit de déchirer le corps et de le vider.

Un temps, il ne reste rien. Tout est balayé.

C'est le temps du vide, où plus rien n'existe.

Ce temps, infiniment court, où l'infiniment petit arrête tout, comme si le souffle du monde s'était suspendu avec le mot.

C'est alors qu'on pense à la chose.

Juste après. C'est même la première chose à laquelle on pense.

Les jambes savaient que la tête allait y penser. C'est pour ça qu'elles voulaient partir.



Cette idée va avec le mot, c'est son parasite. Elle est inscrite dans la carapace du crabe, tatouée à l'encre bleue sur un fond orange, quatre lettres au trait épais, qui en imposent et qui le savent.

L'idée s'en fout d'être moche. Tout ce qu'elle veut, c'est rester et s'incruster avec le crabe, tout au fond du corps de l'homme. Pour le voir pourrir.

Et mourir.

Voilà, c'est réel.

Fuck.

Je reste seule, avec le mot et son parasite, le téléphone gisant sur le sol, au milieu des restes de mon corps.

Il va falloir sortir du silence. Et lui dire.

C'est à moi de prononcer ce mot qui lui bouffe le sang petit à petit.

Je dois récupérer tous mes petits morceaux et aller éclater les siens.

— Chéri, tu as un crabe d'œuf sous la peau.

\*\*\*

Échographie, radiologie, radio des poumons, centre d'imagerie médicale, laboratoire d'analyse médicale, prise de sang, examen cardiaque, groupe sanguin, scanner, scan thoraco-abdomino-pelvien, Pet scanner, médecine nucléaire, produit révélateur, ordonnance, hématologie, oncologie, cancer, rendez-vous, ganglion médiastinal, ganglion sus-claviculaire, moelle osseuse, biopsie, prélèvement, ponction lombaire, chaîne ganglionnaire, chimiothérapie, protocole de soins, cure ABVD, médicaments antiémétiques, médicaments antiallergiques, calmants, analyses, comptes-rendus, chambre stérile, PAC, injections, Bétadine, Biseptine, cortisone, traitements, lymphes, leucocytes, globules rouges et globules blancs, cellules, examens, CECOS, salles d'attente, patch anesthésiant, aiguilles, seringues, pansements hydrofuges, hôpital de jour, stade IV...

Le mot a été lâché, il n'est pas venu seul. Enfoiré.

Fuck.

\*\*\*

Ce soir-là, nous allons à une *party*.

Jimi, planté devant le vieux miroir posé à même le sol dans notre piaule sous les toits, s'applique à se mettre l'ensemble du pot de gel sur le crâne. Il tire ses cheveux noirs en arrière, il les plaque bien avec un petit peigne en plastique qui vole entre ses doigts et vient à bout de cette épaisse masse sombre.

J'aimerais être son gel, glisser dans ses cheveux et fondre sur sa peau.

Il mâche un chewing-gum et, de temps en temps, laisse éclater une énorme bulle qui claque dans l'air en un son sec, dans des senteurs mentholées. Il porte un tee-shirt noir, où il est écrit Run DMC et dont il a découpé les manches et le col.

Avachie dans un vieux fauteuil club, je ne le lâche pas des yeux, je le mange du regard et je mâche mon chewing-gum en rythme avec lui. J'ai négligemment attaché mes cheveux avec un élastique jaune fluo et un bandana rouge vient tenir tout le bordel en place, rappel criant de la couleur criarde de mon rouge à lèvres.

Au bout d'un moment, n'y tenant plus, je lui saute dessus, lui arrache le peigne des mains et fourre ma langue dans sa bouche, en prenant sa tête entre mes mains. Mes doigts se collent à lui, il pose ses mains sur ma minijupe en cuir et je le tire vers moi pour le décrocher de ce satané miroir.

On s'embrasse, mélangeant nos chewing-gums à pleines dents, comme deux *teenagers*. Il se détache de mes lèvres pour attraper une canette de jus de tomate qu'il descend d'une traite.

Sauvage.

Il est l'heure d'aller à la *party*.

Dans la rue, on court comme des dératés. Moi, perchée sur mes talons aiguilles de quinze centimètres, lui avec ses réserves de bouteilles de jus de tomate qu'il lampe sans arrêt, comme s'il avait soif. Il balance par-dessus son épaule les bouteilles vides qui éclatent sur le trottoir en mille débris rouges.

On est une demi-douzaine à courir comme ça, dans les rues de New York City, les filles seins nus sous leurs tee-shirts fluo trop courts, et les garçons en 501 noirs qui moulent les fesses et remontent jusqu'au nombril.

Avant de nous engouffrer dans le grand hall blanc d'un immeuble BCBG, un gars nous tend des munitions pour la *party*. Les garçons, horde sauvage, s'ouvrent de nouvelles canettes de jus de tomate. On est tous surexcités, prêts pour la soirée de l'année.

On se serre dans le petit ascenseur sous les yeux apeurés du garçon d'étage. Quand les portes s'ouvrent, nous voilà une trentaine à jaillir de la petite boîte. La tension s'élève encore quand retentit le signal : deux notes sorties d'une Fender immense dressée en face de l'immeuble, les blocks alentour remplacés par des murs d'ampli Marshall qui dépassent les buildings.

On est tous armés de nos munitions et Jimi explose la porte d'un coup de basket et balance ses œufs, au cri de : Kick it !

C'est le signal du déferlement.

La porte ouverte de l'appartement nous vomit les uns à la suite des autres, par dizaines, on entre en sautant, hurlant comme des loups, ou des fous, éclatant des douzaines d'œufs contre les murs d'un blanc immaculé.

On patauge dans le gluant, on glisse sur du jaune, on mélange joyeusement cette matière avec les mains, l'étalant sur les cheveux, la peau, les murs, jusqu'au cuir des fauteuils. Tout ce gluant, mélangé aux litres ingurgités de jus de tomate, fait monter la température de l'appartement. Les filles remuent leur minijupes rageusement et se roulent sur les immenses tapis de laine du

salon. La guitare continue de cracher ses accords et toute la bande reprend en chœur :

— *You gotta fight, TAM TAM TAM, for your right, TA TA TA TA TA, to Par-ty !*

Je me réveille finalement en sueur vers trois heures du matin, avec ce clip de 1984 dans la tête.

Jimi, assommé par le petit cachet blanc qui le fera dorénavant dormir tous les soirs pour les mois à venir, peine à articuler :

— Ça va ?

Je viens me blottir dans ses bras, ma tête sur le ganglion sus-claviculaire, les mains dans ses cheveux, et je lui murmure, tandis qu'il referme les yeux :

— Kick it, mon ange. Kick it !

\*\*\*

On avait rendez-vous à l'hôpital à onze heures. Nous arrivons à l'heure. Elle aussi. Elle nous attend dans le couloir, inutile de passer par la salle d'attente. Pas la peine d'en rajouter pour cette fois, on verra plus tard.

Elle s'assoit derrière son bureau, bien en face de nous. Une chaise pour lui, une chaise pour moi. Dans la petite pièce, il n'y a pas d'éclairage, seule la petite lucarne cachée derrière un placard est là pour nous rappeler que, dans notre monde, le soleil brille encore. Jimi s'est parfumé pour venir et son parfum

arrive à recouvrir l'air saturé d'hôpital. Il est beau, même ici. Une fois installée, mon sac sagement posé à mes pieds, le dos bien tenu au fond du siège, je la regarde. Elle est dans un léger contre-jour, ce qui lui donne une allure surnaturelle. Elle a des seins énormes, bien ronds, ils débordent et s'étalent sur la table. Un esprit sain dans un corps-sein. Un beau corps-sein, tout en rondeur et, on le devine, tout en douceur. Jimi la fixe. Dans les yeux. Il attend qu'elle nous dise pourquoi on est là. Il vient d'en prendre pour neuf mois, c'est l'hémato qui nous l'a dit : après neuf mois de chimio, on ne voit pas bien ce que l'infirmière pourrait nous annoncer de pire. Du coup, on est plutôt détendus.

On n'aurait pas dû.

La femme-sein, avec sa tendresse et sa peau de maman, nous vide de nos dernières forces.

Elle regarde Jimi avec une infinie bienveillance et elle écrase un à un tous nos espoirs de faire comme si de rien était. Depuis hier soir, malgré nous, nous avons accepté tout ce qu'on nous avait dit : il faut faire de la chimio pour défoncer le crabe d'œuf, d'accord. Ça ira, même pas mal. La femme-sein était là pour être sûre que nous avons bien compris ce que ça voulait dire. Les cheveux qui s'échouent par poignées sur l'oreiller le matin, les poils qui désertent chaque espace du corps malade, les sourcils qui tombent, les cils qui disparaissent, la chimio qui détruit tous les filtres du corps, en fait, la chimio qui détruit tout, indifféremment, la chimio qui fait vomir à n'en plus finir, la perte du goût, de l'appétit, du désir, la cortisone qui fait enfler et qui énerve, les nausées permanentes, le repos impossible, la fatigue omniprésente...